

*Yves Gambier*  
Université de Turku  
Université de technologie de Kaunas  
[Yves.gambier@utu.fi](mailto:Yves.gambier@utu.fi)

## **Jalons pour une historiographie de l'aire traductologique francophone (2<sup>ème</sup> partie)<sup>1</sup>**

### **6. Dimension socio-institutionnelle de la traductologie**

Les disciplines ne sont jamais des catégories universelles et fixes [Gambier et van Doorslaer, 2016 : 7-13]. La traductologie, comme toute discipline, se définit et par ses implications épistémologiques (présupposés, sous-entendus, définition de son objet, cadres de référence, logique mise en œuvre, identification de « problèmes », etc.) et par les facteurs socio-institutionnels qui la légitiment aux yeux de ses membres et hors d'elle. Elle devient un « champ », selon la terminologie de Bourdieu, justement quand elle répertorie des intérêts avec et par des agents qui partagent un certain habitus commun et certains organes et réseaux qui vont constituer, manifester des mécanismes de reconnaissance, d'acceptation, de consensus, d'autorité. On ne peut non plus distinguer une traductologie

---

<sup>1</sup> Pour des raisons d'espace, l'article est publié sur deux numéros: les sections 1-5 sont parues dans le numéro précédent de la revue. Cependant, la liste des références, publiée aussi avec la partie 1, s'applique à l'ensemble du texte.

universitaire qui serait axée sur la théorisation et une autre professionnelle qui porterait sur l'analyse des métiers, la déontologie, l'enseignement, etc. Les deux faces de la discipline sont interdépendantes. En outre, le singulier (« la » traductologie, « la » théorie de la traduction) est une illusion à effet performatif : il tend à faire accroire à l'existence d'un ensemble homogène, autonome, stable, alors que le champ a ses tensions, ses contradictions – la traductologie ne recouvre pas parfaitement les ambitions des TS (voir section 2); elle a des tendances, sinon des « écoles » distinctes (l'école dite de Paris n'est pas celle de la manipulation ni celle de Genève) et ses rapports à la linguistique, à la psychologie, à la sémiotique, à l'histoire, etc. ne sont pas similaires si on se place au centre ou à la périphérie de la discipline, par ex. à Paris ou à Séoul [Taivalkoski-Shilov 2021a]. Quels sont donc les mécanismes de la traductologie en français ? Leur signification particulière, leurs traits distinctifs ne sauraient être saisis que dans une approche globale, comparative des TS (de langue anglaise, allemande, etc.), ce qui est hors question dans l'espace de cette intervention [voir : Gambier 2007, 2018 ; Tymoczko 2018]. On se contentera donc de relever certains de ces mécanismes. Il y a d'une part ce qu'on appellera les conditions, les contraintes de base et d'autre part ce qui permet l'affirmation, l'expansion du champ. Les premières incluent les associations, les réseaux, les lieux de formation, les organismes de nomination, de promotion, de financement.

L'AFFUMT (Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction (voir : <https://affumt.wordpress.com>), vise, depuis 2002, davantage à la professionnalisation des formations, à leur promotion auprès des autorités de tutelle, des employeurs qu'à défendre et développer la recherche en tant que telle. Néanmoins, ses activités (colloques, forums, séminaires, doctoriales, etc.) n'excluent pas les projets de recherche, ce que son portail de la recherche en traductologie renforce depuis 2016 – portail qui recense les travaux de thèses (près de 1500 sont consultables), des publications, des centres de recherche sur la traduction.

Quant aux lieux de formation, il en existe une vingtaine en France, parfois avec, temporairement, une ou des spécialités précises, selon le professeur ou les professeurs en place. Ainsi Rennes 2 a été longtemps lié à la promotion de la traduction dite de spécialité, à la terminologie, Aix-Marseille à la traduction littéraire, Grenoble à la technologisation de la traduction, Paris-ESIT à l'interprétation de conférence, etc. Ces spécificités changent parfois assez vite et relèvent souvent plus du marketing universitaire que d'une recherche assidue. On notera que huit universités

de Belgique, quinze de France, deux de Suisse (mais seule Genève est francophone) ont rejoint le réseau EMT (Master européen en traduction) pour les années 2019-2024. Ce Réseau regroupe les Masters pour les traducteurs, conformes à certains critères de sélection. Il n'intègre pas les doctorats, mais n'ignore pas les recherches pour promouvoir une formation de qualité. Pour le Canada, il y a l'ACT/CATS (Association canadienne de traductologie/Canadian Association of Translation Studies, voir <http://act-cats.ca/fr/>), plutôt centrée sur la recherche, avec un congrès thématique annuel, et détachée en 1987 de l'ACET/CAST (Association canadienne des écoles de traduction/Canadian Association of Schools of Translation), plutôt orientée vers l'enseignement. Une vingtaine de lieux, de Montréal à Ottawa, de Winnipeg à Trois-Rivières, offrent des formations avec des objectifs et des niveaux différents (d'un certificat en ligne à un diplôme en traduction, du baccalauréat à un M.A., voire au doctorat). Selon les statuts des formations et les obligations des enseignants, la recherche est plus ou moins développée, reconnue, valorisée. Dans les années 1990 et après, nombre de rapports, notamment en relation avec les industries de la langue (voir : <https://www.ailia.ca>), ont tenté de prévoir les besoins et développements des métiers de la traduction et des recherches à mener en conséquence, sans parvenir, semble-t-il, à mobiliser toutes les forces vives intéressées. En Belgique, les deux écoles francophones de traduction de Bruxelles sont complétées par celles de Liège, de Mons et de Louvain-la-Neuve. À notre connaissance, il n'existe pas d'association de traductologie ou de réseau de traductologues.

On ajoutera à ces organismes spécifiques le rôle de quelques institutions officielles comme la Délégation à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) à Paris, l'Office québécois de la langue française (OQLF) qui, au nom de la politique linguistique et des lois afférentes, interviennent pour promouvoir et diffuser le français, les terminologies, des programmes de recherche pour la qualité de la langue, pour le multilinguisme ou le bilinguisme, pour la traduction et la numérisation, etc.

Pour les organismes de recrutement, de qualification, de nomination des professeurs et maîtres de conférences, on rappellera qu'en France, le CNU (Conseil national des universités) ne reconnaît toujours pas la traductologie comme discipline à part entière. D'où, comme on l'a signalé en section 5.2, l'absence de Berman à un poste permanent dans une université, le Collège international de philosophie (fondé en 1983) où il a été élu comme « directeur de programme » pour six ans non renouvelables, sur un programme

et non un CV, étant en marge délibérément des universités. Le CNRS ne favorise pas non plus, d'aucune façon, la recherche traductologique, que ce soit dans ses laboratoires, ses partenariats, sa coopération internationale, ses prix et médailles. Seul le Centre de sociologie européenne, créé en 1960, devenu en 2020 Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP), unité mixte rattachée au CRNS, à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne et à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales), a organisé et valorisé des travaux sur la traduction, les flux internationaux des échanges littéraires et en sciences sociales, notamment avec l'équipe menée par G. Sapiro, inspirée par les concepts de Bourdieu (voir sections 5.2 et 7).

Ce qui permet l'expansion du champ traductologique, ce sont les moyens de communication, de diffusion, à savoir les écoles doctorales, les programmes de formation, les équipes de recherche, les colloques, les revues et collections idoines.

Les écoles doctorales sont internationales dans leur recrutement et recourent à la *lingua franca* anglaise. Un réseau de ces écoles, lancé en 2017, au sein de l'EST (voir : <https://idts-est.org>), est composé à l'heure actuelle de 19 programmes dont un seul d'une université francophone (Genève). L'AFFUMT rassemble régulièrement des doctorants qui présentent leurs travaux, mais ne va pas plus loin dans la recherche qualité de ce niveau d'études et dans le partage des ressources. D'autres écoles internationales existent (CETRA depuis 1989, EMUNI depuis 2012, etc.), souvent en complément des programmes nationaux, car aptes à réunir des professeurs de diverses spécialités traductologiques, à organiser des tutorats, etc. que ne peuvent pas assumer des programmes rattachés à une université ni par ex. RECIT – ou Réseau Européen des Centres Internationaux des Traducteurs littéraires, qui favorisent des résidences pour la réalisation de projets de traduction mais pas pour la recherche.

Les programmes de formation universitaire, dans les lieux mentionnés plus haut, sont aussi un mode de dissémination de la traductologie, notamment à travers des cours de théorie, les séminaires de recherche. Ce serait hors propos et trop long d'évaluer ici l'impact de ces programmes sur le rayonnement de la traductologie, tant le profil de ces formations varie en nombre et type de cours, dans le rapport théorie/pratique, dans les qualifications et expériences requises des formateurs, etc.

Les centres de recherche participent aussi à l'expansion de la traductologie, à des degrés divers selon les ressources matérielles, financières,

éditoriales qu'ils possèdent. Des équipes existent en France, par ex. à l'université de Paris-Diderot, à l'ESIT, à Nanterre qui a accaparé le sigle SoFT/ Société française de traductologie, à Strasbourg, à Rennes 2, à Lyon 2, à Lille. Leur dynamisme et productivité sont fonction des membres et aussi des thèmes retenus. Il faut reconnaître que souvent en France, en Belgique, ou au Canada, la recherche est entretenue plus par des individus motivés que par des équipes fortement actives, avec un programme structuré. L'influence des financements européens sur le développement ou au contraire sur le déclin de ces centres resterait à être évaluée. Sur les 32 groupes de recherche, pas nécessairement européens, recensés sur le site de l'EST (fin juillet 2022), aucun ne relève d'une institution francophone. À signaler qu'un tiers de ces groupes ont un intitulé dans une autre langue que l'anglais.

D'évidence, les colloques servent aussi de lieux d'échange, de promotion, de dissémination des travaux de recherche. Deux remarques à ce propos : les effets de la pandémie du COVID-19 ne semblent pas avoir diminué le nombre de ces rencontres, mais leur organisation en ligne pourrait avoir des effets qui ne seront perceptibles que dans quelques années, notamment parce que les jeunes chercheurs n'ont pas eu la possibilité d'établir, d'entretenir un réseau de contacts si utile pour la motivation, la stimulation et aussi pour projeter des projets à plusieurs. Par ailleurs, si le nombre de rencontres semble être demeuré assez stable, celles organisées en France, en Belgique, ou en Suisse, se font de plus en plus bilingues (français/anglais). De nouveau, la liste de ces conférences pour 2022, établie sur le site de l'EST, est révélatrice : entre février et novembre, 68 sont annoncées, dont 11 en France, 4 en Belgique, une en Suisse et une au Canada (une seule sur ces 17 a son intitulé en français).

Les revues sont bien sûr un indice notable de la diffusion de la traductologie. Sur les 150 revues en TS environ existantes dans le monde, une poignée est totalement ou partiellement en français, mais plusieurs sont évaluées dans le top. On nommera ici, indépendamment des évaluations, au niveau international *Babel* (depuis 1955, sous les auspices de la FIT), *Meta* (depuis 1955)<sup>2</sup> et *TTR* (depuis 1988) produites au Canada, et en France : *Traduire* (rattachée à la SFT créée en 1947), *Palimpsestes* (dépendante

---

<sup>2</sup> Germaniste de formation, A. Clas, un de ses directeurs (1967-2007), a su très tôt fédérer des recherches alors menées au Canada, en Allemagne, en France, en Belgique, aidant ainsi la discipline à devenir plus universitaire et plus internationale.

de la Sorbonne, depuis 1987), *Des mots aux Actes* (éditée depuis 2007 par le groupe Septet créé par des anglicistes en 2005), *La main de Thôt* (de Toulouse 2, depuis 2013, en ligne), en Suisse : *Parallèles* (à Genève, depuis 1978, avec une pause entre 2000 et 2007, en ligne), en Belgique : *Équivalences* (éditée par l'ISTI à Bruxelles, depuis 1970), en Roumanie : *Atelier de traduction* (depuis 2004, en ligne). Certes, quelques autres revues étrangères publient de temps à autre des articles, en français. Citons, à titre d'exemples, *MonTi*, *Hermeneus*, *Jostrans/Journal of Specialized Translation*, ou *Forum*. Sans oublier des revues francophones qui sortent parfois un numéro spécial sur des travaux en traductologie : *Langages* (1972, 1994), *Cahiers internationaux de symbolisme* (1973, 1976, 1999), *Encrages* (1980, 1987), *Revue d'Esthétique* (1986), *Les langues modernes* (1987, 1995, 2002), *Revue de littérature comparée* (1989), *Études de linguistique appliquée* (2006), etc. Cette courte liste n'est pas exhaustive, ni pour les revues en français en général, ni pour une revue signalée ici avec une ou deux dates seulement.

Sur la cinquantaine de collections ou séries consacrées dans le monde aux TS et aux études traductologiques, peu (proportionnellement) existe en français : on a en France les Presses Universitaires d'Artois à Arras, celles de Lille/Villeneuve d'Ascq, la librairie Harmattan à Paris, la collection *Traductologiques* des Belles Lettres, la série *Translatio* chez les Classiques Garnier ; au Canada/Québec, on a les PU d'Ottawa, de Montréal, de Laval, *Viva Traductiva* à Montréal ; en Belgique : les PU de Liège.

S'il n'y a pas d'encyclopédies, de dictionnaires de traductologie (en français), en revanche on a une anthologie et un panorama. La première, éditée en 1981 par P. Horguelin, réunit des écrits qui vont des « premiers translateurs » des XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles à des écrits des années 1940, avec P. Claudel, J. Bédier, des traducteurs cités dans les *Cahiers du Sud* (sur l'enquête de 1927, déjà mentionnée en 5.1), P. Mazon, V. Larbaud, P. Valéry, A. Gide, L. Cazamian, F. Boillot, E. Cary, avec un chapitre particulier sur « l'apport canadien » entre 1789 et 1949 (où sont traités huit auteurs dont P. Daviault, G. Panneton, J.P. Vinay et J. Darbelnet). Le panorama de R. Larose [1987] est le fruit de sa thèse [1984], la première défendue au Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal. Il est structuré en deux parties : les théories de 1958 à 1982, et l'analyse textuelle et paramètres de l'évaluation des traductions. Ces deux ensembles qui datent des années 1980 sont du Québec. Depuis, aucune vue

d'ensemble de la discipline, que ce soit au niveau théorique ou au niveau historique, n'est paru en français, sauf par M. Guidère [2008].

### ***6.1 Influences (in)directes en TS et traductologie de chercheurs francophones en sciences humaines et sociales***

Une discipline, comme on l'a dit au début de la section 6, ne se développe jamais de manière exclusivement endogène. Ses frontières se meuvent au fur et à mesure que ses travaux donnent des résultats et que ses bordures croisent d'autres disciplines. Les TS n'échappent pas à cette dynamique interne et externe. La notion de « tournant », un temps utilisé en TS pour en décrire les évolutions, les multiples aspects, a porté sur de multiples emprunts à d'autres disciplines. Certains tournants ont été plutôt thématiques (culturel, féministe, postcolonial, sociologique, etc.), d'autres plutôt méthodologiques (fonctionnel, empirique, pragmatique, cognitif, etc.), mais toujours comme si un tournant remplaçait un autre, comme si la communauté des TS suivait comme un seul homme la même direction au même moment. Il n'est pas question ici de débattre de la pertinence de la métaphore, du concept de tournant, mais de jeter un regard sur des disciplines, des chercheurs francophones qui ont influencé les TS, faisant ainsi des sciences humaines et sociales un facteur d'évolution de la traductologie et a fortiori des TS.

Relèvent des influences directes les travaux de différentes branches des sciences du langage : grammaire, lexicologie (y compris la phraséologie), terminologie, sémantique, analyse du discours, linguistique textuelle, linguistique contrastive, stylistique, pragmatique, psycholinguistique, sociolinguistique (avec aussi bien l'étude des divers types de variations que les méandres d'une politique de la/des langues). L'histoire des relations entre les deux disciplines est faite d'échanges théoriques, conceptuels, méthodologiques, souvent asymétriques, notamment quand la linguistique structurale dans les années 1960-1980 se faisait le phare des sciences humaines, voire le modèle, et que la traductologie se plaçait sous son autorité [Gambier 2020]. Avec le fonctionnalisme en traduction, le tournant culturel en traductologie dans les années 1980, la linguistique perd de son influence : les débats sur l'équivalence vont refléter cette mise à distance tandis que, dans les années 1990 la théorie de la pertinence met en doute la nécessité d'une théorie générale de la traduction et que les études sur corpus électronique renouvellent les approches des traits formels, stylistiques des traductions. Quant aux relations institutionnelles entre linguistique

et traductologie, elles varient selon les pays et les époques : fortes en Grande-Bretagne mais faibles aux États-Unis (où les TS côtoient plutôt la littérature comparée) alors qu'en France, la traductologie est davantage dépendante des départements de langues. Ce qui revient toujours à s'interroger sur les liens entre TS et d'autres disciplines [Gambier et van Doorslaer 2016] : à quels besoins répondent ces liens ? De quelle linguistique/sociologie/psychologie/sciences cognitives parle-t-on ? Avec quels représentants ? Saussure ou Halliday, Martinet ou van Dijk, Marcellesi ou de Beaugrande ?

Une autre influence directe a été Derrida et la déconstruction<sup>3</sup>, et cela dès les années 1980 avec par ex. la publication en français et en anglais *Des tours de Babel* [1985], de « Qu'est qu'une traduction 'relevante' » [1998, traduit en 2001]. Il ne s'agit pas avec les déconstructivistes de comparer les textes traduits avec leurs sources, d'analyser la pratique, mais de questionner la lecture et la manifestation du sens – ou comment ce dernier est co-construit par le lecteur et dans le dialogue avec d'autres textes. La déconstruction n'est pas une théorie de la traduction mais elle a permis des analyses de traductions, y compris celles de et par Derrida lui-même. Cette influence rappelle que pendant longtemps, jusqu'à Nida d'abord [1964], le sens a été refoulé de la linguistique et de la traductologie (même si l'herméneutique s'est pointé de temps à autre, surtout en Allemagne) ; lorsque le sens a posé problème, il a souvent été réduit à un élément unique, déjà là dans le texte, comme définitif, invariant, alors qu'il serait multiple, comme insaisissable, dans le flux de lectures et des interprétations, cette tendance vers l'intraduisibilité étant suspendue momentanément par la décision du traducteur. Le problème de traduire la « différance » (ou le rendu du sens textuel) rejoint d'autres débats en philosophie sur la traduction (avec Quine, Putnam, etc.) ou même en sémiologie à la Saussure (prétendant à l'indépendance du signifiant, dans son opposition au signifié).

Un autre penseur francophone, c'est G. Genette, a marqué le développement de la traductologie par deux concepts-clés : celui de paratexte et celui de palimpsestes. Le paratexte a été intégré aux recherches empiriques et historiques des textes traduits – ou comment certaines données à propos d'une traduction in-forment les conditions de sa production, de sa

---

<sup>3</sup> Son ouvrage *De la Grammatologie* [1967] a été traduit trois fois en anglais par la même traductrice, Chakravorty Spivak [en 1976, 1997, 2016], suscitant des commentaires aigus, parfois acerbes, de Derrida.



diffusion, de sa réception : le péri-texte inclut l'introduction, les remerciements, la préface de l'éditeur ou du traducteur, la première et quatrième pages de couverture, le design de la couverture, les notes, l'index, etc., tandis que l'épi-texte (hors du texte traduit) comprend les interviews de l'auteur, du traducteur, de l'éditeur, leur correspondance, les comptes-rendus dans les médias, la publicité promotionnelle, les blogs, les sites web, les vidéo-clips, la bande-annonce, etc. Les aspects du paratexte, dans ses deux dimensions péri- et épi-, qui remplissent diverses fonctions, sont d'autant plus pertinents qu'ils peuvent s'appliquer aux livres imprimés comme aux produits audiovisuels. Ils permettent d'appréhender les sources d'une traduction, d'éclairer les normes préliminaires, initiales, opérationnelles de cette traduction. Les informations ainsi fournies soulignent parfois l'écart entre la visée déclarée du traducteur et la traduction réellement achevée, écart constaté par ex. entre « la tâche du traducteur », préface de W. Benjamin à sa traduction de poèmes de Baudelaire [1923] et cette traduction elle-même, ou entre les écrits sur la traduction éthique de Berman et sa traduction de textes argentins (voir section 5.2). Le second concept, celui de palimpseste, a alimenté les réflexions sur les notions de transfert et autres modes de dissémination des savoirs, comme par ex. l'auto-traduction, la pseudo-traduction, mais aussi le plagiat, l'imitation, la rédaction multilingue, le pastiche, la parodie. Certes ce second concept a été sans doute moins fécond que celui de paratexte mais a permis d'approfondir le concept de traduction, défié par de nombreuses possibilités intersémiotiques, multimodales [Gonne, Merrigan *et al.* 2020] et d'interroger le tournant traductionnel où tout pourrait être considéré comme « traduction » [D'hulst 2018].

Les emprunts à la sociologie de Bourdieu, de Latour (et sa théorie de l'acteur-réseau ou ANT selon le sigle en anglais) ne se comptent plus aujourd'hui en traductologie et TS. Des concepts comme ceux de champ, d'habitus (révisé par B. Lahire), de capital (culturel, symbolique, etc.), de reproduction, d'hubris, de réflexivité, imprègnent nombre d'analyses sur les agents de la traduction, sur la distribution et les flux de circulation des traductions, sur les profils des traducteurs, sur le fonctionnement de l'édition envers la traduction, etc. Cette sociologie bourdieusienne, bien souvent lue à travers les traductions américaines des ouvrages et des

articles de l'auteur<sup>4</sup>, s'applique à bien des domaines de l'activité traductionnelle – de la traduction littéraire, canonique ou populaire, à la localisation ; de l'interprétation de communauté à la traduction scientifique ; de la traduction collaborative à la traduction des amateurs, des fans. Si elle a apporté des considérations importantes sur les contingences et contextes de production, de réception des traductions, ce n'est pas sûr qu'en retour les sociologues ont été sensibilisés à la complexité des effets de la traduction sur les échanges culturels, sur les identités des acteurs sociaux, sur le rapport structure/agents, etc.

Bruno Latour a décrit comment les différents éléments humains et non-humains interagissent et se « traduisent » pour négocier des objectifs collectifs ou individuels. Son modèle éclaire non seulement l'hybridité de l'*agency* (ou pouvoir d'intervention des agents), la multiplicité de ces agents, mais aussi fait de la traduction plus qu'un objet de la traductologie un facteur explicatif pour tout objet étudié.

Entre influence directe et influence indirecte, on situera certains travaux féministes, comme ceux d'H. Cixous et de nombre de militantes canadiennes (S. Simon, L. von Flotow, B. Godard, N. Brossard, S. De Lotbinière-Harwood, etc.).

Qu'en est-il des influences indirectes ? On en citera deux. D'abord la sémiotique, travaillée par et pour la traductologie avec beaucoup de parcimonie d'abord – si on s'en tient par ex. au faible nombre d'articles dans *Semiotica* depuis 1969 [voir Gambier, à paraître], puis un certain renouveau lorsqu'il s'agit de définir la traduction confrontée à la multiplicité des systèmes de signes, de codes qui composent de nouveaux documents. Les travaux de F. de Saussure, R. Barthes, A. Greimas, Luis J. Prieto... ne marquent plus cependant la traductologie actuelle.

Le second domaine touche la génétique des textes ou comment brouillons, manuscrits, notes, versions révisées et tout autre avant-texte peuvent révéler les processus à l'œuvre quand on écrit. Cette génétique cherche aujourd'hui à identifier une partie des processus (cognitif, linguistique, psychologique) du traduire alors même que le traitement informatique des textes change la conservation, les transformations des textes à traduire (par ratures, biffures, permutations, corrections, etc.) et modifie

---

<sup>4</sup> Il faudra un jour s'interroger sur ces emprunts *via* ces traductions américaines, pour Bourdieu, Derrida et autres chercheurs dits de la French Theory. Comment ont-ils été interprétés, filtrés ?

les méthodes d'analyse avec des logiciels pour enregistrer tous les gestes du traducteur quand il lit, traduit, révise (par ex. Translog) et des logiciels d'oculométrie. Développée à l'ITEM (Institut des textes et manuscrits modernes) à Paris et l'IMEC (Institut de la mémoire de l'édition contemporaine) à Caen, cette critique textuelle, préoccupée par la genèse d'un texte, la créativité de l'écrivain, s'oriente aujourd'hui aussi vers les archives laissées par les traducteurs [Cordingley 2021]. Elle participe de l'histoire des traductions, non selon une critique extérieure mais à partir d'une saisie de la matérialité de la traduction.

Pour clore cette section, on voudrait signaler deux chercheurs francophones interpellés par la traduction mais jusqu'à maintenant ignorés des traductologues. François Rastier qui a élaboré depuis les années 1970-1980 une sémantique interprétative du mot au texte, étendue au corpus, s'intéresse au sens, comme à sa dimension cognitive – rejoignant à la fois les travaux de Greimas, de Coseriu, son projet se situant dans le cadre d'une sémiotique des cultures [Rastier 2018]. Pour lui, la traduction ne consiste pas à traduire le sens mais les conditions d'élaboration du sens, notamment quand un texte est issu d'un certain genre : l'interprétation du sens se fait en amont de la traduction, pendant et suite à sa réception.

L'autre intellectuel est Michel Serres, catalogué comme philosophe, historien des sciences, influencé par G. Bachelard, René Girard et divers épistémologues comme M. Foucault. Esprit encyclopédique, il a été concerné par la problématique de la transmission des savoirs, en particulier avec les nouvelles technologies. Son ouvrage en cinq volumes *Hermès* (1969-1980) devrait stimuler ceux qui se penchent sur la communication, le volume III étant lui-même sous-titré « Traduction » [1974, Éditions de Minuit].

## Conclusion

Le panorama sélectif présenté dans les pages précédentes n'a pas cherché à fractionner les TS sur une base exclusivement linguistique mais plutôt à comprendre et soutenir la circulation des idées afin de favoriser l'expression de la diversité. Que retenir des six points traités ?

1. L'avant-traductologie est désormais objet d'analyses assez fines.
2. La traductologie/les TS s'affirment aujourd'hui dans sa diversité.

3. Et 4. La traductologie, terme désormais stabilisé, pourrait recouvrir une « aire » linguistique, à condition qu'elle se trouve des points communs à travers toute cette aire.
4. L'historiographie de la traductologie ne saurait se borner à une collecte de noms individuels tant la dissémination des idées, des propositions dépend aussi de structures institutionnelles. L'asymétrie entre traduction des TS et celle de la traductologie reflète la domination d'une lingua franca dans une discipline qui se veut pourtant étude des différences.
5. Les influences dans les TS viennent de divers horizons, contredisant en partie l'impact d'un monolinguisme de fait, et de diverses disciplines.

Revenons à la notion d'aire traductologique (section 3). Celle francophone aurait en commun la langue, une épistémologie orientée vers la conceptualisation plus que vers les travaux empiriques, la tendance par ex. à privilégier l'approche sociologisante plutôt que psycho-cognitive. L'ensemble constitué de noms, de périodes, de perspectives compose-t-il pour autant une historiographie de la traductologie ? De quelle histoire parle-t-on alors ? Le critère géolinguistique, offrant un espace discontinu fait d'entités territoriales (France, Belgique, Suisse, Canada) permettrait des comparaisons mais s'éloignerait d'une histoire globale qui supposerait un espace plus large et continu. Par ailleurs, la délimitation à l'espace francophone suffit-elle pour constituer une aire traductologique, sans qu'on sache si le paradigme ou les paradigmes sont à la fois communs et distinctifs d'autres aires (de langue allemande, anglaise, chinoise, portugaise, russe...) ? D'évidence, il n'est guère possible de définir un tel ou de tels paradigmes avant d'avoir étudié l'aire en question. Certes, pour éviter ce cercle vicieux, on peut partir de quelques intuitions fondées sur les connaissances déjà établies. Mais quels seraient ces facteurs de cohérence pour l'aire francophone ? Le rôle et l'histoire de la traduction, les fonctions de la réflexion (métaphorique, scientifique) ne se partagent pas de la même façon, par ex. entre France et Canada : l'une a été plus marquée par la linguistique structurale, l'autre par la linguistique contrastive ; l'une a été plus sous l'influence de l'herméneutique, l'autre sous l'influence de la littérature comparée ; l'une a été un centre de la littérature mondiale, l'autre davantage soumise aux obligations du bilinguisme – tous ces éléments font diverger la traductologie ici et là.

Par ailleurs, l'étude de ces aires traductologiques (aires à confirmer, qu'elles soient francophone, anglophone, germanophone, hispanophone, sinophone, etc.) permettraient-elles de désoccidentaliser le concept de traduction [Susam-Saraeva 2017], de « provincialiser l'Europe » (c'est-à-dire de la libérer de son modèle historiciste pour penser les histoires de notions non-occidentales) ? [cf. Chakrabarty 2009]. Vaste programme<sup>5</sup>... que le présent exposé n'a qu'à peine effleuré. Pour l'heure, les TS favorisent la micro-histoire, parfois l'histoire comparée, rarement l'histoire croisée, pour ce qui est de rendre compte de la dynamique des traductions. Elle reste encore en panne pour ce qui est de l'historiographie des TS/de la traductologie.

## Bibliographie

- Assis Rosa, A., (2018), « Forms and Formats of Dissemination of Translation Knowledge », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (éd.), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 203-216, <https://doi.org/10.1075/btl.142.26ass>.
- Baker, M., Saldanha, G. (éd.) (1998) [2009, 2019], *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, Londres.
- Ballard, M. (éd.) (2006), *Qu'est-ce que la traductologie ? Actes du colloque organisé à Arras, 26-28 mars 2003*, Artois Presses Université, Arras.
- Ballard, M. (1992) [1995], *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Ballard, M. (2013), *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck Supérieur, Bruxelles.
- Balliu, Ch. (2002), *Les traducteurs transparents. La traduction en France à l'âge classique*, Éd. du Hazard, Bruxelles.
- Balliu, Ch. (2003), *Louis Leboucher dit Georges Mounin*, Éd. du Hazard, Bruxelles.
- Banoun B., Poulin I., Chevrel Y. (éd.) (2019), *Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle (1914-2000)*, Éditions Verdier, Lagrasse.
- Bastin, G.L., Bandia, P.F. (éd.) (2006), *Charting the Future of Translation History: Current Discourses and Methodology*, University of Ottawa Press, Ottawa, <https://doi.org/10.2307/j.ctt1ckpfkh>.

<sup>5</sup> L'eurocentrisme ne peut être remplacé par l'afrocentrisme, le sinocentrisme, l'américanocentrisme, car tout centrisme, y compris celui des colonisés, instaure une hiérarchie, exclut, borne, divisant le monde en blocs, races, etc.

- Benjamins, W. (1923), *Die Aufgabe des Übersetzers*, trad. en 1971 par M. de Gandillac (*Œuvres 1 : Mythe et violence*, Denoël, Paris : 261-275), en 1991 par M. Broda (*Po&sie* 55 : 150-158), et en 1997 par L. Lamy, A. Nouss (*TTR* 10 (2) : 13-69).
- Bennett, K. (2007), « Epistimicide! The Tale of Predatory Discourse », *The Translator*, 13 (2) : 151-169, <https://doi.org/10.1080/13556509.2007.10799236>.
- Berman, A. (1989), « La traduction et ses discours », *Meta*, 34 (4) : 672-679, <https://doi.org/10.7202/002062ar>.
- Berman, A. (1984) [1995], *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Gallimard, coll. « Essais », Paris.
- Berman, A. (1995), *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », Paris.
- Berman, A. (1999), *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*, Éd. du Seuil, Paris.
- Brisset, A. (1990), *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Le Préambule, Longueuil.
- Cary, E. (1956), *La traduction dans le monde moderne*, Librairie de l'Université, Genève.
- Cary, E. (1958), *Comment faut-il traduire ?* Presses Universitaires de Lille, Lille [réédité en 1985, avec une introduction de M. Ballard (9-23), et une bibliographie des ouvrages et articles d'E. Cary (89-91)].
- Cary, E. (1963), *Les grands traducteurs français*, Georg, Genève.
- Chakrabarty, D. (2009), *Provincialiser l'Europe : la pensée postcoloniale et la différence historique*. trad. O. Ruchet, N. Vieillescazes, Éditions Amsterdam, Paris.
- Chalvin, A. (2011), « Comment écrire une histoire aréale de la traduction ? », dans : A. Chalvin, A. Lange, D. Monticelli (éd.), *Between Cultures and Texts : Entre cultures et textes*, Peter Lang, Berne : 77-86.
- Chalvin, A., Muller, J.L., Talviste, K., Vrinat-Nikolv, M. (éd.) (2019), *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane : des origines à 1989*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- Cordingley, A. (2021), « Genetic Translation Studies », dans : Y. Gambier, L. van Doorslaer (éd.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 5, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 93-98.
- Delisle, J. (1997-1998), « Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », *Équivalences*, 26/2-27/1 : 21-44, <https://doi.org/10.3406/equiv.1997.1203>.

- Delisle, J. (1999), *Portraits de traducteurs*, Artois Presses Université, Arras, <https://doi.org/10.4000/books.apu.6191>.
- Delisle, J. (2002), *Portraits de traductrices*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, <https://doi.org/10.2307/j.ctv16qgt>.
- Delisle, J. (2021), *Notions d'histoire de la traduction*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, <https://doi.org/10.2307/j.ctv1v7zd3v>.
- Delisle, J., Woodsworth, J. (éd.) (1995) [2014], *Les traducteurs dans l'histoire*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J., Lee-Jahnke, H., Cormier, M.C. (éd.) (1999), *Terminologie de la Traduction. Translation Terminology. Terminología de la Traducción. Terminologie der Übersetzung*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam, <https://doi.org/10.1075/fit.1>.
- D'hulst, L. (1990), *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Presses Universitaires de Lille, Lille, <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.82258>.
- D'hulst, L. (2007), « Questions d'historiographie de la traduction », dans : H. Kittel, A.P. Frank, N. Greiner (éd.), *Übersetzung, Translation, Traduction: An International Encyclopedia of Translation Studies*, vol. 2, De Gruyter Mouton, Berlin/New York : 1063-1073, <https://doi.org/10.1515/9783110171457.1063>.
- D'hulst, L. (2010), « Translation History », dans : Y. Gambier, L. van Doorslaer (éd.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 397-405.
- D'hulst, L. (2014), *Essais d'histoire de la traduction. Avatars de Janus*, Classiques Garnier, Paris.
- D'hulst, L. (2018), « Transfer Modes », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (éd.), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 135-142, <https://doi.org/10.1075/btl.142.18dhu>.
- D'hulst, L. (2019), « Avant la traductologie : méthodes, essais (1920-1960) », dans : B. Banoun, I. Poulin, Y. Chevrel (éd.), *Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle (1914-2000)*, Éditions Verdier, Lagrasse : 239-275.
- D'hulst, L. (2022), « The History of Translation Studies as a Discipline », dans : Ch. Rundle (éd.), *The Routledge Handbook of Translation History*, Routledge, Londres : 3-22, <https://doi.org/10.4324/9781315640129-2>.
- D'hulst, L., Gambier, Y. (éd.) (2018), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam, <https://doi.org/10.1075/btl.142>.

- Gambier, Y. (2007), « Y a-t-il place pour une socio-traductologie ? », dans : M. Wolf, A. Fukari (éd.), *Constructing a Sociology of Translation*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 205-217, <https://doi.org/10.1075/btl.74.15gam>.
- Gambier, Y. (2018), « Institutionalization of Translation Studies », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (éd.), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 179-194, <https://doi.org/10.1075/btl.142.24gam>.
- Gambier, Y. (2020), « Historique de la relation entre linguistique, traduction et traductologie », dans : Y. Polat (éd.), *Traduction et linguistique : Les sciences du langage et la traductologie*, L'Harmattan, Paris : 13-40.
- Gambier, Y. (à paraître), « Traduction et enseignement des langues : Malentendus anciens et défis actuels », conférence en ligne : 19 janvier 2022, USMS, Faculté polydisciplinaire, à Beni Mellal.
- Gambier, Y. (à paraître), « La traductologie à la croisée de la sémiotique et de la linguistique », dans : A. Biglari, J.M. Klinkenberg (éd.), *Sémiotique et linguistique*, Honoré Champion, Paris.
- Gambier, Y., van Doorslaer, L. (2007), « The Metalanguage of Translation », *Target*, 19 (2).
- Gambier, Y., van Doorslaer, L. (2016), « Disciplinary Dialogues with Translation Studies », dans : Y. Gambier, L. van Doorslaer (éd.), *Border Crossings: Translation Studies and Other Disciplines*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 1-22, <https://doi.org/10.1075/btl.126.01gam>.
- Garnier, G. (1985), *Linguistique et traduction : éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais*, Paradigme, Caen.
- Genette, G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Éditions du Seuil, Paris.
- Genette, G. (1987), *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris [trad. J.E. Lewin en 1997 : *Paratexts: Thresholds of Interpretation*].
- Gonne, M., Merrigan, K., Meylaerts, R., van Gerwen, H. (éd.) (2020), *Transfer Thinking in Translation Studies: Playing with the Black Box of Cultural Transfer*, Leuven University Press, Leuven, <https://doi.org/10.2307/j.ctv19j75n0>.
- Grutman, R. (1997) [2019], *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX<sup>e</sup> siècle québécois*, Fides/CÉTUQ, Saint-Laurent.
- Gouanvic, J.M. (1999), *Sociologie de la traduction : la science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Artois Presses Université, Arras, <https://doi.org/10.4000/books.apu.6046>.



- Gouanvic, J.M. (2007), *Pratique sociale de la traduction : le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*, Artois Presses Université, Arras.
- Guidère, M. (2008) [2010], *Introduction à la traductologie*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve.
- Guillemin-Flescher, J. (1981), *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, Éditions Ophrys, Paris.
- Harris, B. (2011), « Origins and Conceptual Analysis of the Term 'Traductologie/Translatology' », *Babel*, 57 (1) : 15-31, <https://doi.org/10.1075/babel.57.1.02har>.
- Horguelin, P.A. (1981), *Anthologie de la manière de traduire : domaine français*, Linguattech éditeur, Montréal.
- Israël, F., Lederer, M. (éd.) (2005), *La Théorie interprétative de la traduction : genèse et développement*, vol. 1, Lettres modernes Minard, Paris/Caen.
- Kelly, L. (1979), *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Basil Blackwell, Oxford.
- Ladmiral, J.R. (1979) [1994], *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot, 366 », Paris.
- Ladmiral, J.R. (1995), « À partir de Georges Mounin : esquisse archéologique », *TTR*, 8 (1), *Orientations européennes en traductologie* : 35-64, <https://doi.org/10.7202/037196ar>.
- Ladmiral, J.R. (2014), *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris.
- Ladmiral, J.R., Meschonnic, H. (1981), « Poétique de.../Théorèmes pour... la traduction », *Langue française*, 51 : 3-18, <https://doi.org/10.3406/lfr.1981.5094>.
- Larbaud, V. (1946) [1997], *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, coll. « Tel », Gallimard, Paris.
- Larose, R. (1987) [1989], *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université du Québec, Sillery.
- Le Blanc, Ch. (2009), *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Le Blanc, Ch. (2019), *Histoire naturelle de la traduction*, Les Belles Lettres, Paris.
- Meschonnic, H. (1982), *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Éditions Verdier, Lagrasse.
- Meschonnic, H. (1995), *Politique du rythme, politique du sujet*, Éditions Verdier, Lagrasse.
- Meschonnic, H. (1999), *Poétique du traduire*, Éditions Verdier, Lagrasse.

- Meschonnic, H. (2007), *Éthique et politique du traduire*, Éditions Verdier, Lagrasse [trad. en anglais par P.P. Boulanger en 2011, chez J. Benjamins].
- Mounin, G. (1955) [1994], *Les belles infidèles*, Cahiers du Sud, Paris.
- Mounin, G. (1963) [1976, 1990], *Les problèmes théoriques de la traduction*, préface de D. Aury, Gallimard, Paris.
- Nous A., Buzelin, H. (éd.) (2013), « Traduction et conscience sociale. Autour de la pensée de Daniel Simeoni », *TTR*, 26 (2).
- Pergnier, M. (1978) [1993, 2017], *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Rastier, F. (2018), *Faire sens. De la cognition à la culture*, Classiques Garnier, Paris.
- Reiss, K. (1971), *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, trad. par C. Bocquet, Artois Presses Universitaires, Arras.
- Ricoeur, P. (2004), *Sur la traduction*, Bayard, Paris.
- Robinson, D. (1997) [2002], *Western Translation Theory: From Herodotus to Nietzsche*, St. Jerome, Manchester.
- Salama-Carr, M. (2009), « French Tradition », dans : M. Baker, G. Saldanha, *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, Londres : 404-410.
- Sapiro, G. (éd.) (2008), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, CNRS Éditions, Paris, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.9468>.
- Sapiro, G. (éd.) (2012), *Traduire la littérature et les sciences humaines : conditions et obstacles*, Ministère de la Culture – DEPS, Paris, <https://doi.org/10.3917/deps.sapir.2012.01>.
- Sapiro, G. (2019), « Les grandes tendances du marché de la traduction », dans : B. Banoun, I. Poulin, Y. Chevrel (éd.), *Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle (1914-2000)*, Éditions Verdier, Lagrasse : 55-176.
- Schleiermacher, F. (1813/1999), *Des différentes méthodes de traduire*, trad. A. Beraman, C. Berner, Le Seuil, coll. « Points Essais », Paris.
- Simeoni, D. (1998), « The Pivotal Status of the Translator's Habitus », *Target*, 10 (1) : 1-39, <https://doi.org/10.1075/target.10.1.02sim>.
- Steiner, G. (1975) [1992, 1998], *After Babel: Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, Oxford [trad. en français par L. Lotringer et P. E. Dauzat : *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, Paris, 1978, 1992, 1998].
- Susam-Saraeva, Ş. (2017), « In Search of an “International” Translation Studies: Tracing *Terceme* and *Tercüme* in the Blogosphere », *Translation Studies*, 10 (1) : 69-86, <https://doi.org/10.1080/14781700.2016.1219273>.

- Tahir Gürçağlar, Ş. (2013), « Translation History », dans : C. Millán, F. Bartrina (éd.), *The Routledge Handbook of Translation Studies*, Routledge, Londres : 131-143.
- Taivalkoski-Shilov, K. (2021a), « Périphéries vs centres: le cas de la traductologie en Finlande », *Romanica Wratislaviensia*, 68 : 197-211, <https://doi.org/10.19195/0557-2665.68.13>.
- Taivalkoski-Shilov, K. (2021b), « La réception de la ‘pensée française’ en Finlande : que nous enseignent les voix contextuelles des traductions de Barthes et Foucault ? », *Palimpsestes*, 35 : 75-90, <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.7120>.
- Tymoczko, M. (2018), « The History of Internationalization in Translation Studies and Its Impact on Translation Theory », dans : L. D’hulst, Y. Gambier (éd.), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam : 153-169, <https://doi.org/10.1075/btl.142.21ym>.
- van Doorslaer, L., Naaijken, T. (éd.) (2021), *The Situatedness of Translation Studies: Temporal and Geographical Dynamics of Theorization*, Brill, Leiden, <https://doi.org/10.1163/9789004437807>.
- Venuti, L. (1995) [2008, 2018], *The Translator’s Invisibility: A History of Translation*, Routledge, New York.
- Vinay, J.P., Darbelnet, J. (1958), *Stylistique comparée du français et de l’anglais. Méthode de traduction*, Didier/Beauchemin, Paris/Montréal [traduit en anglais en 1995].
- Wakabayashi, J. (2005), « Translation in the East Asian Cultural Sphere: Shared Roots, Divergent Paths », dans : E. Hung, J. Wakabayashi (éd.), *Asian Translation Traditions*, St. Jerome, Manchester : 17-65.

## RÉSUMÉ

Dans un premier temps, nous cernons l’avant-traductologie puis les enjeux d’une historiographie de la traductologie, avant de saisir les débats autour du terme de « traductologie » dans les années 1970, notamment les motivations des divers équivalents suggérés pour *Translation Studies* (TS).

Dans un second temps, nous référons d’abord aux précurseurs (années 1950-1960), ensuite aux défricheurs (années 1980) de cette traductologie de langue française : quels noms ressortent de cette période récente et en quoi ont-ils fait progresser la réflexion ? Un point particulier retient ensuite notre attention : celle de la traduction des TS en français et de la

traductologie en anglais. Enfin, pour circonscrire la dimension socio-institutionnelle de la discipline, nous étudions les paramètres, les facteurs qui ont favorisé et favorisent encore cette traductologie francophone, comme les associations, les lieux et programmes de formation, les organes de recrutement, ainsi que certains canaux de diffusion (écoles doctorales, équipes de recherche, revues, collections). Notre dernière interrogation porte sur les influences, directes et indirectes, de chercheurs francophones en sciences humaines et sociales sur les TS et la traductologie.

En conclusion, nous revenons sur la notion d'« aire traductologique francophone », afin d'en mesurer éventuellement la pertinence pour une historiographie en devenir.

**Mots-clés :** aire traductologique, défricheur, facteurs socio-institutionnels, précurseur, traductologie

#### **ABSTRACT**

#### **Milestones for a Historiography of the Francophone Translation Studies Field (2<sup>nd</sup> Part)**

First, we identify the period before traductologie and then the issues of a historiography of translation studies, before grasping the debates around the term „translation studies” in the 1970s, in particular the motivations of the various equivalents suggested for *Translation Studies* (TS).

In a second step, we refer to the precursors (1950s-1960s) and the pioneers (1980s and 1990s) of this French-language translation studies: what names emerge from this recent period and how have they advanced the reflection? Then we turn our attention to the problem of the translation of TS into French and translation studies into English. Finally, in order to define the socio-institutional dimension of the discipline, we study the parameters and factors that have favored and still favor this French-speaking translation studies, such as associations, training places and programs, recruitment bodies, as well as certain channels of dissemination (doctoral schools, research teams, journals, collections). Our final question focuses on the direct and indirect influences of French-speaking researchers in the humanities and social sciences on TS and translation studies.

**Keywords:** translational area, pioneer, socio-institutional factors, precursor, translation studies